

## XXVI

BLIDA. — LA FORÊT DE CÈDRES. — LE MARABOUT DES BENI-SALAH

En quittant Boufarik, la ligne ferrée se rapproche peu à peu de l'Atlas, dont les pentes raides et dénudées barrent la plaine comme un rempart immense bâti par des géants. On ne tarde pas à arriver à Béni-Méred, ancien poste militaire, aujourd'hui joli village de cinq cents habitants. Une large avenue conduit de la gare au centre du bourg, et sur la grande place se dresse un obélisque qui rappelle un des plus beaux faits d'armes de nos soldats.

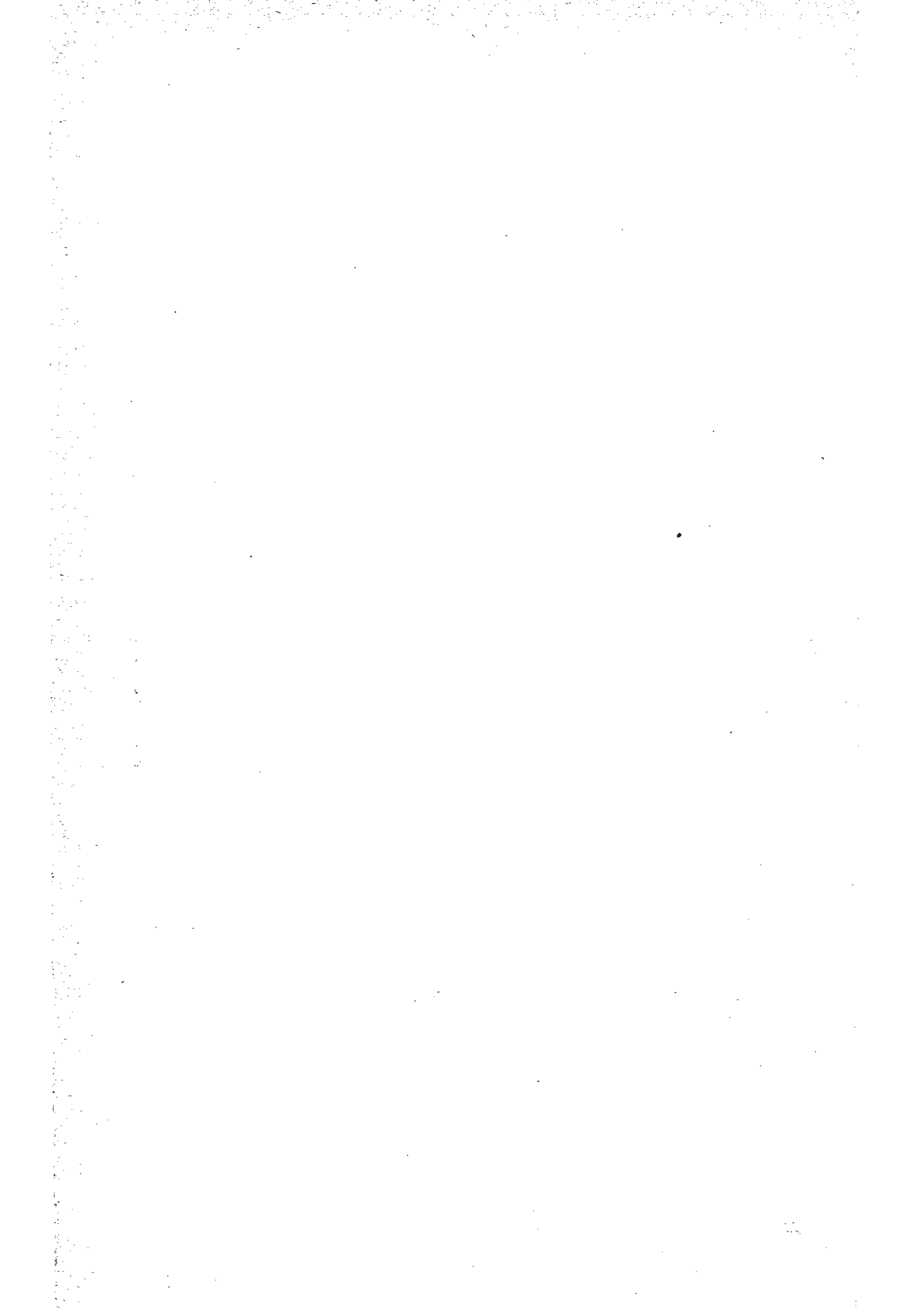
Bien que cet épisode des guerres d'Afrique soit des plus connus, nous croyons devoir reproduire le récit ému que lui a consacré M. de Castellane. On ne saurait rappeler trop souvent de pareils actes de dévouement et d'héroïsme. Les leçons du passé sont pour l'avenir un encouragement et une espérance. Quand une nation compte dans ses annales militaires des pages comme celle que nous allons rapporter, quelques revers qu'elle ait subis, elle est sûre de se relever, et de reconquérir à bref délai la place que lui ont momentanément fait perdre des défaites imméritées.

« Le 11 avril 1841, la correspondance d'Alger partit de Boufarik sous l'escorte d'un brigadier et de quatre chasseurs d'Afrique; le sergent Blandan, seize hommes d'infanterie du 26<sup>e</sup> régiment de ligne, rejoignant leur corps, et un sous-aide-major faisaient route avec eux. Ils cheminaient tranquillement sans avoir aperçu un Arabe, quand tout à coup, du ravin qui précède Béni-Méred, trois cents cavaliers s'élançèrent sur la petite troupe. Le chef courut au sergent et lui cria de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse; et, se formant en carré, nos soldats firent tête à l'ennemi. Les



Cavaliers arabes.





balles les couchaient à terre un à un, les survivants se serraient sans perdre courage. « Défendez-vous jusqu'à la mort, s'écria le sergent, en recevant un coup de feu ; face à l'ennemi ! » Et il tomba aux pieds de ses compagnons. De vingt-trois hommes, il en restait cinq, couvrant de leurs corps le dépôt qui leur était confié, quand un bruit de chevaux lancés au grand galop réveilla leur ardeur. Bientôt, d'une nuée de poussière sortirent des cavaliers qui, se précipitant sur les Arabes, les mirent en fuite : c'était Joseph de Breteuil et ses chasseurs. A Boufarik, il faisait conduire les chevaux à l'abreuvoir, lorsqu'on entendit la fusillade. Aussitôt, ne laissant à ses hommes que le temps de prendre leurs sabres, M. de Breteuil partit à fond de train, suivi des chasseurs montés au hasard. Le premier il se jeta dans la bagarre, et, grâce à sa rapide énergie, il put sauver ces martyrs de l'honneur militaire. Aussi le sauveur fut-il compris dans la récompense glorieuse : la même ordonnance nomma membres de la Légion d'honneur M. de Breteuil et les cinq compagnons de Blandan. »

Saluons la colonne élevée à la mémoire de ces modestes héros, dont le 26<sup>e</sup> de ligne garde fièrement le souvenir. Une souscription ouverte par le colonel Trumelet a permis d'ériger en l'honneur de ces vaillants soldats un monument plus digne et plus capable de rappeler leurs exploits à la postérité, et Blandan a aujourd'hui sa statue à Boufarik.

Nous voici maintenant au pays des fruits d'or, au jardin des Hespérides de l'Algérie, à Blida.

Avant d'y parvenir, nous traversons l'enceinte d'une cité. Cette enceinte, à peu près démantelée, rappelle un funeste événement, le tremblement de terre de 1825, qui détruisit la ville et ensevelit sous les décombres de ses édifices plus de sept mille habitants. Pour prévenir le retour d'un aussi terrible désastre, les Blidéens voulurent transporter leur ville à deux kilomètres plus loin, au nord-ouest ; mais ils ne donnèrent pas suite à ce projet, et Blida, reconstruite sur ses ruines, s'élève aujourd'hui plus coquette et plus florissante que jamais, abondamment arrosée par les eaux fraîches de la montagne, et resplendissante de blancheur au milieu des forêts d'orangers et de citronniers qui l'entourent et lui envoient leurs parfums.

Un mur en pierre, percé de six portes, protège Blida contre un coup de main. En considérant cette muraille, de très faible épaisseur et qui n'a pas en certains endroits une hauteur de deux mètres, nous ne pouvons nous

empêcher de comparer ce système de défense aux fortifications de nos places de guerre. Les remparts de Blida et de la plupart des villes d'Algérie ne pourraient résister à quelques coups de canon; heureusement, les Arabes n'ont pas d'artillerie.

Quelques historiens ont voulu faire remonter l'origine de Blida jusqu'à la domination romaine; on ne sait pas à quelle époque elle fut fondée; nous pouvons seulement affirmer qu'elle a toujours été regardée par les Arabes comme un séjour enchanteur: « On vous appelle une petite ville, disait le marabout Mohammed ben Youssef, et moi je vous appelle une petite rose. »

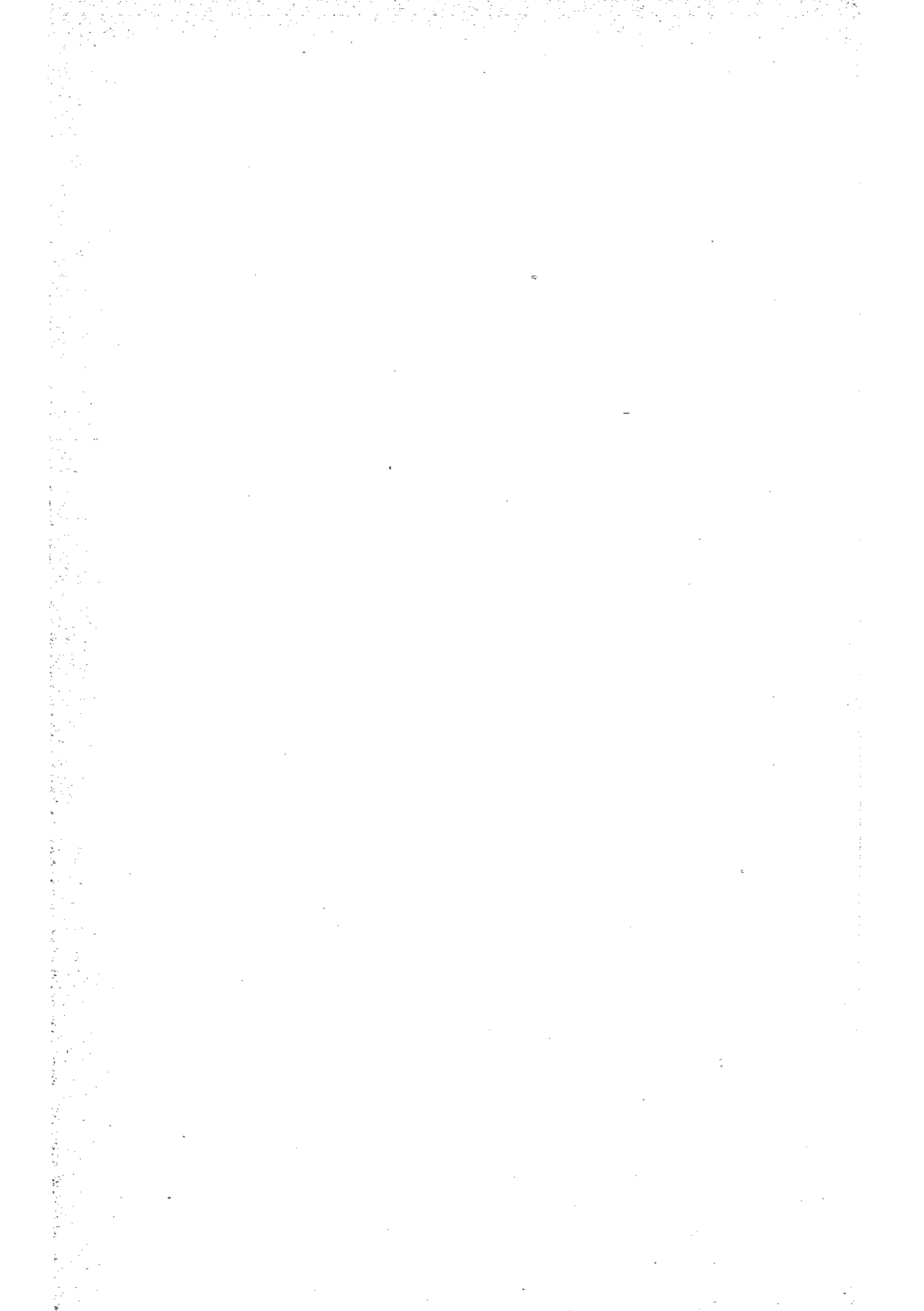
Il est certain que la situation de cette cité, couchée « belle d'indolence » sur la pente douce de la montagne, dans un nid de fraîche et odorante verdure, au milieu des eaux murmurantes, devait frapper l'imagination des Arabes, amis du plaisir facile, du repos et de la rêverie. Blida est la reine de la Mitidja, qu'elle domine et qu'elle contemple. En face, sur le revers méridional du Sahel, Coléa la Sainte montre avec orgueil la koubba vénérée de Sidi-Embarek, tandis qu'à l'ouest, dans le lointain, le Tombeau de la Chrétienne, qu'on appellerait à plus juste titre le Tombeau de Juba, dresse, au sommet d'une colline, son cône gigantesque, que vingt siècles ont respecté.

Blida est une ville neuve; elle a peu de monuments, car sa mosquée n'offre rien de remarquable, et l'église Saint-Charles, de construction récente, ne m'a frappé que par des peintures de mauvais goût et un état de délabrement qui produit une pénible impression. Ce n'est pas une ville arabe, car on ne trouve quelques demeures mauresques que dans la partie haute; c'est une ville coquette, aux rues bien alignées, aux maisons basses et bien bâties, aux eaux limpides, aux vastes horizons. Le jardin Bizot ne manque pas de charmes, mais c'est vers le bois sacré que le touriste doit diriger ses pas.

Là, au milieu d'une végétation luxuriante, dont notre flore européenne ne saurait donner une idée, à l'ombre d'oliviers séculaires aux troncs noueux et puissants, aux rejetons multiples, s'élèvent deux élégantes koubbas dont l'une, celle de Sidi-Yacoub, est un lieu de pèlerinage renommé. C'est par une belle après-midi de printemps que j'ai visité pour la première fois ces magnifiques bosquets. Frappé d'étonnement, j'admirais ces arbres gigantesques, dont les ramures entrelacées forment en certains endroits



Koubba de Sidi-Yacoub.



une véritable voûte de verdure. Un religieux silence régnait dans le bois sacré ; je me sentais ému, et je comprenais à quel sentiment obéissaient les anciens en plaçant dans les forêts mystérieuses leurs sanctuaires les plus vénérés. Ce calme que ne trouble aucun bruit, ce demi-jour que pénètrent de loin en loin, comme des flèches lumineuses, quelques rayons de soleil, inspirent une terreur secrète, et portent l'âme à la méditation et à la prière.

Je n'étais pas seul cependant. Accroupi à l'entrée de la koubba de Sidi-Yakoub, un Arabe suivait d'un œil inquiet mes moindres mouvements. Tout à coup il se leva, et, prenant un gros chapelet, il se mit à tourner autour du marabout, comme un fauve dans sa cage, en invoquant à haute



Une rue de Blida.

voix la protection du saint. C'était sans doute un *khouan*, un de ces fanatiques affiliés à ces sectes religieuses qui se transmettent d'un bout à l'autre de l'Algérie, avec la rapidité de l'éclair, le mot d'ordre de leurs chefs, et qui sont les plus redoutables ennemis de notre domination. Quand il m'apercevait, son œil brillait d'un feu sombre, comme si la présence d'un Roumi dans ce lieu consacré lui semblait un sacrilège ; et si je n'eusse connu le pays, je n'aurais été qu'à demi rassuré.

Blida n'est pas seulement une ville coquette, c'est une ville industrielle, et les produits de ses minoteries jouissent d'une réputation méritée.

Il ne faut pas aller à Blida sans faire l'ascension de la montagne des Beni-Salah et sans visiter la forêt de cèdres. Elle n'est pas sans doute aussi étendue que celle de Teniet-el-Haad ; on y trouve cependant de magnifiques arbres et de merveilleux points de vue.



« La forêt de Sidi-el-Kebir — dit M. Beaumont, inspecteur des forêts — appartient à la commune de Blida ; elle est située au sud de cette ville, dans le douar de Sidi-el-Kebir, et repose sur la crête et les deux versants du petit Atlas, à une altitude qui varie entre neuf cent soixante et seize cent vingt-sept mètres. Sa contenance est de treize cent trente-huit hectares, trente-quatre ares, quatre-vingt-quatre centiares. Deux chemins principaux conduisent de Blida à cette forêt : on les désigne sous les noms de chemin Laval et chemin Valentin, du nom de deux Européens. Le premier aboutit à la limite est de la forêt, et se continue jusqu'à Kerraïche (village indigène situé sur la rive gauche de l'Oued-Mokta), après avoir traversé la forêt du sud au nord. Le second est situé sur la limite ouest et va aboutir au village indigène d'Amchacha, situé près de l'Oued-Merdja, affluent de la Chiffa. Tous deux sont des chemins muletiers très praticables, que la commune de Blida fait entretenir au moyen de prestations. Ils sont reliés entre eux par un sentier qui court le long de l'arête la plus élevée de l'Atlas, et qui est généralement impraticable en hiver, à cause de l'épais tapis de neige qui le recouvre.

« On arrive à la propriété Laval après trois heures de montée, laissant à gauche les versants des Beni-Azza occupés par quelques jardins indigènes, complantés de noyers, de micocouliers et de figuiers, auxquels se marient quelques ceps de vigne gigantesques ; à droite, une région inculte, peuplée de diss et de fougères.

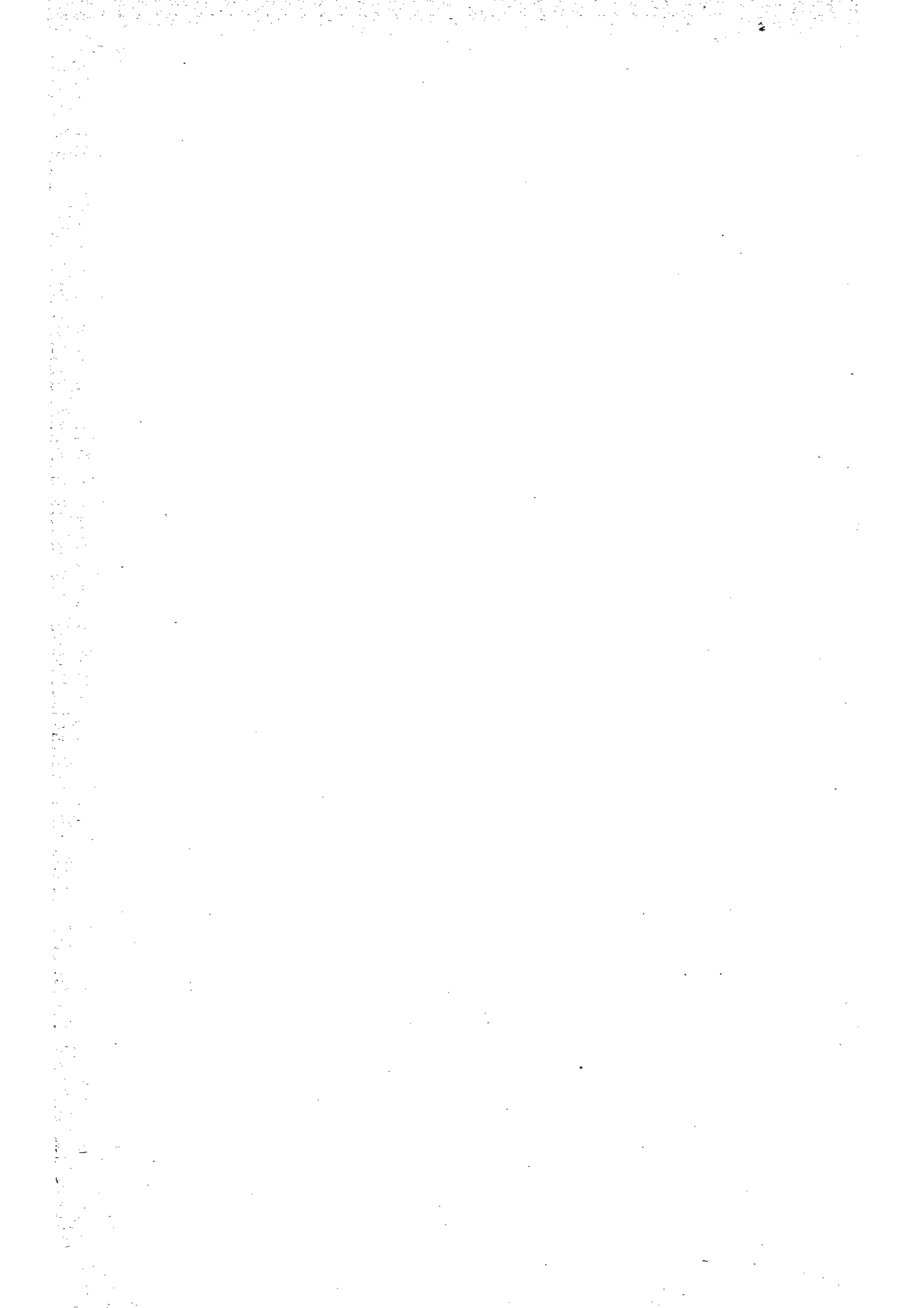
« Là, le regard est réjoui par quelques maisons françaises, par une fontaine versant à pleins bords une eau vive, claire et glacée, par deux immenses bassins où croissent à plaisir de magnifiques carpes, par une glacière à charpente originale et bien conçue, par une plantation de châtaigniers et de cerisiers admirablement réussie, enfin par un jardin potager disposé en gradins, offrant des légumes de toute espèce, d'un goût exquis, le tout entouré d'un taillis de chênes verts, régulièrement aménagé.

« On est déjà parvenu à une altitude de onze cent quatre-vingt-douze mètres.

« Au sortir de l'établissement Laval, le chemin continue montueux et escarpé ; on laisse à gauche le chemin des Beni-Misera, puis le Djebel Fortass et la grande Glacière, et on arrive, après une demi-heure de marche, à la limite est de la forêt, à la pleine région des cèdres.



Mosquée de Sidi-Abd-el-Kader.



« La forêt de Sidi-el-Kebir renferme deux peuplements bien distincts : le peuplement des cèdres, qui couvre les parties les plus élevées de la forêt, associé à quelques ifs et quelques houx, et celui des chênes verts, qui occupe les parties inférieures des deux versants sud et nord de la montagne, associé également à des houx, à des chênes zéens, des érables de Montpellier, des alisiers blancs et des micocouliers.

« La taille maximum des cèdres est de vingt-cinq à vingt-huit mètres. Quant au diamètre, il peut atteindre deux mètres et plus : le cèdre du marabout Baba-Mohamed a plus de neuf mètres de circonférence, il est le plus bel échantillon peut-être de toute la contrée : on le trouve à neuf cent soixante-sept mètres d'altitude. »

On en rencontre encore de très beaux autour du marabout de Sidi-Abd-el-Kader-ben-Djilali, qui est situé à une hauteur de seize cent vingt-sept mètres, sur le point culminant de la montagne.

L'aspect de ces forêts est des plus imposants ; et il est aisé de comprendre, à cette vue, l'enthousiasme des Livres saints, qui vantent sans cesse la grandeur et la beauté des cèdres du Liban. Le cèdre a d'abord une forme pyramidale, mais quand il atteint une certaine hauteur, il ne tarde pas à se découronner. Alors, au lieu de monter verticalement, les branches s'étalent dans le sens horizontal et forment des plans de verdure superposés. C'est de la koubba de Sidi-Abd-el-Kader-ben-Djilali qu'il faut contempler ces surfaces, qui ressemblent, comme l'a dit Ch. Martin, à des pelouses du vert le plus sombre ou d'une couleur glauque comme celle de l'eau, semées de cônes dressés, ovoïdes et violacés.

Là se déroule sous les yeux du touriste un des plus admirables panoramas du monde. Fromentin l'a décrit avec l'enthousiasme de l'artiste. Nous lui empruntons ces pages charmantes, où l'émotion est si bien rendue, et le paysage si fidèlement reproduit.

« Nous nous assîmes au pied de ces vieux arbres. Il faisait chaud et très calme, circonstance que je n'oublierai jamais, car je lui dois la plus forte impression de grandeur et de paix complète qu'on puisse éprouver dans sa vie. Le silence était si sévère, l'immobilité de l'air était telle, que nous remarquâmes le bruit de nos paroles et qu'involontairement nous nous mîmes à parler plus bas.

« Mesuré de l'endroit dont je parle, au pied du marabout, l'horizon décrit

un cercle parfait, excepté sur un seul point, où le cône noirâtre de la Mouzaia fait saillie. Au nord, nous embrassions la plaine avec ses villages à peine indiqués, ses routes tracées par des rayures pâles, puis tout le Sahel, courant, comme un sombre bourrelet, depuis Alger, dont la place exacte était déterminée par des maisons blanches, jusqu'au Chenoua, dont le pied s'avancait distinctement comme un promontoire entre deux golfes ; au delà, entre la côte d'Afrique et le ciel infini, la mer s'étendait à perte de vue comme un désert bleu. Dans l'est, on apercevait le Djurjura, toujours blanchâtre ; à l'opposé montait la pyramide obscure de l'Ouaransenis ; quatre-vingts lieues d'air libre, sans nuages et sans tache aucune, séparaient les deux bornes milliaires posées aux deux extrémités des pays kabyles.

« A mes pieds se développaient quinze lieues de montagnes échelonnées dans un relief impossible à saisir, enchevêtrées l'une à l'autre, et noyées, confondues dans un réseau d'azurs indéfinissables. Nous aurions pu voir Médéa, si la ville n'était masquée par le Nador et perdue dans le pli d'un ravin qui, lui-même, est le versant d'un plateau très élevé, puisqu'il y neige. Droit au sud, et bien au delà de ce vague échelonnement de formes rondes, de plissures, de vallées, de sommets, on découvrait des lignes plus souples, à peine sinueuses, tendues comme des fils bleuâtres entre de hautes saillies, dont la dernière, à droite, porte la citadelle de Boghar. Plus loin encore commençait la ligne aplatie des plaines.

« Enfin, à l'extrême limite de cette interminable étendue, dans une sorte de mirage indécis, où la terre n'avait plus ni solidité ni couleur, où l'œil ébloui aurait pu prendre des montagnes pour des filets de vapeurs grises, je voyais les sept têtes des Seba-Rous, et par conséquent le défilé de Guelt-Esthel et l'entrée du pays des Ouled-Nail. La moitié de l'Afrique française était étendue devant nous : les Kabylés de l'Est, ceux de l'Ouest, le massif d'Alger, les steppes, et, directement à l'opposé de la mer, le Sahara. »

On a de la peine à s'arracher à ce spectacle, et quand le voyageur descend de ces sommets où l'air est si pur, la lumière si vive, la nature si grandiose, il emporte, avec un profond sentiment d'admiration, un amour plus vif de ce pays dont il a mesuré l'étendue, contemplé les beautés et apprécié les ressources.